

M - 29. - 37

Modernité et sécularisation

Hans Blumenberg, Karl Löwith,
Carl Schmitt, Leo Strauss

Sous la direction de Michaël FESSEL,
Jean-François KERVÉGAN et Myriam REVAULT d'ALLONNES

 CNRS EDITIONS

15, rue Malebranche - 75005 Paris

Sommaire

Introduction	7
Michaël Focssel, Jean-François Kervégan, Myriam Revault d'Allonnes	

PREMIÈRE PARTIE : LE PROJET MODERNE

Rémi Brague : La sécularisation est-elle moderne ?	21
Michaël Focssel : Le modèle de la sécularisation : quel concept de monde ? ...	29
Myriam Revault d'Allonnes : Ce que disent les modernes : sécularité ou sécularisation ?	45

DEUXIÈME PARTIE : LA SÉCULARISATION : ENTRE HISTOIRE ET POLITIQUE

Daniel Tanguay : De la fin de l'histoire à l'ère du présentisme : quelques réflexions sur le <i>Zeitgeist</i> contemporain	61
Carole Widmaier : Leo Strauss et le problème de la sécularisation	81
Philippe Quesne : Réinvestissement : une nouvelle histoire ?	93
Jean-François Kervégan : Les ambiguïtés d'un théorème. La sécularisation, de Schmitt à Löwith et retour	107

TROISIEME PARTIE : OBJETS MODERNES, OBJETS SÉCULARISÉS ?

Philippe Büttgen : La sécularisation de la folie. Marxisme et protestantisme vers 1848	123
Laurent Jaffro : La divinisation du social.....	145
Jean-Claude Monod : La sécularisation et ses limites : entre théologie politique et positivisme juridique.....	155
Index.....	169
Liste des auteurs.....	173

Introduction

Est-il légitime d'envisager *philosophiquement* le rapport entre modernité et sécularisation ? Le plus souvent, ces notions font système dans des études qui se situent à l'articulation de l'histoire et de la sociologie. On y rend compte de la spécificité du « moderne » en privilégiant des objets auxquels on prête une fonction révélatrice : avènement de l'État rationnel sur la base de l'affaiblissement des institutions religieuses, naissance de l'esprit capitaliste à partir de la diffusion de l'éthique protestante, ou encore triomphe de l'individualisme consécutif à la dissolution des liens communautaires. Le concept de sécularisation est alors naturellement convoqué par la sociologie historique, que l'on définit la sécularisation comme un processus de différenciation fonctionnelle entre la sphère religieuse et les autres institutions sociales ou, plus simplement, comme une perte d'influence de la religion elle-même. Si ces analyses se distinguent selon l'importance qu'elles reconnaissent au thème de la rupture moderne par rapport aux cadres sociaux traditionnels qui sont tous plus ou moins marqués par la prégnance du religieux, elles s'accordent pour décrire ou pour expliquer le nouveau dans les termes d'un arrachement à l'ancien.

De cet ancrage sociologique, on pourrait conclure au fait que la philosophie ne contribue en rien à l'élucidation du rapport entre modernité et sécularisation. Quel pourrait bien être l'apport d'une théorie qui envisagerait modernité et sécularisation à part d'une enquête strictement historique, comme un couple *conceptuel* dont il faudrait penser l'articulation en dehors des limites prescrites par la recherche empirique ? À ce soupçon d'abstraction, il est aisé de répondre qu'à partir du moment où la modernité et la sécularisation font l'objet d'un ensemble de discours philosophiques, elles accèdent tout naturellement au rang de catégories à part entière. Il arrive en effet que la philosophie convoque ces concepts, que ce soit pour définir les contours d'une théorie politique émancipée du paradigme théologique ou pour examiner les conditions de possibilité d'une pensée de l'histoire centrée sur la notion de progrès plutôt que sur celle de Providence. Dès lors qu'elle se veut pensée *du* politique ou *de* l'histoire (et plus généralement de la culture), la philosophie est amenée à user de notions qui permettent de diagnostiquer des ruptures ou des